
CONTES
A MA FILLE.

LES ROSES
DE M.^r DE MALESHERBES.

De tous les biens que le ciel nous dispense, celui qui contribue le plus au charme de la vie, celui qui tout à la fois est le plus pur, le plus durable, c'est le bonheur d'être aimé. Comme ce bonheur ne peut avoir pour base qu'un mérite véritable, renouçons, ma Fille, pour un instant, aux attraits de la fiction, et commençons cette seconde partie de nos Entretiens, par le récit fidèle d'une anecdote intéressante qui, en nous rappelant un des plus illustres magistrats du dernier siècle,

II A prou-

prouvera ce que donnent de jouissances l'amour et le respect qu'on inspire.

M. Lamoignon de Malesherbes, qu'il suffit de nommer pour désigner le ministre intègre, le savant modeste, le grand naturaliste et le meilleur des hommes, avait coutume de passer tous les ans, au beau château de Verneuil, près de Versailles, une partie de l'été, pour se délasser des fonctions importantes qui lui étaient confiées. Parmi les occupations auxquelles se livrait cet homme célèbre, la culture des fleurs était celle à laquelle il s'adonnait particulièrement. Il prenait surtout le plus grand plaisir à soigner un bosquet de rosiers, qu'il avait planté lui-même, dans une demi-lune de bois taillis, formant remise de chasse, qui se trouvait auprès du village de Verneuil.

De tous les rosiers qu'avait plantés M. de Malesherbes, aucun n'avait trompé son espérance. Des buissons de roses de différentes espèces, formant dans ce lieu agreste et solitaire, un contraste frappant avec les arbustes sauvages dont ils étaient environnés, attiraient tous

tous les regards, et produisaient une sensation aussi agréable qu'imprévue.

L'heureux cultivateur de ce bosquet charmant ne pouvait, malgré sa touchante modestie, s'empêcher d'être fier de ses succès. Il en parlait à tous ceux qui se présentaient au château de Verneuil, et il les conduisait à ce qu'il appelait *sa solitude*. Il avait formé de ses mains un joli banc de gazon, et construit, avec de la terre et des branches d'arbres, une grotte, où tantôt il se mettait à l'abri de la pluie, où tantôt il préservait sa tête sexagénaire des rayons brûlans du soleil. C'est là que, *Plutarque* à la main, sa lecture favorite, il réfléchissait en paix sur les vicissitudes humaines, et récapitulait avec délices les actions mémorables dont il avait honoré sa carrière.

«Mais voyez donc, disait-il, à toutes les personnes qu'il conduisait à cette solitude, voyez comme tous ces rosiers sont frais et touffus! Ceux des jardins somptueux et les mieux cultivés, n'ont pas des fleurs plus belles et plus abondantes. Ce qui m'étonne sur-

tout, ajoutait-il avec transport, c'est que, depuis plusieurs années que je cultive ces rosiers, je n'en ai pas perdu un seul: jamais jardinier, quelque habile qu'il fût, n'eut la main plus heureuse que moi. Aussi m'appelle-t-on, dans ce village, *Lamoignon-les-Roses*, pour me distinguer de tous ceux de ma famille, qui portent le même nom.

Un jour que ce savant naturaliste s'était levé plutôt qu'à l'ordinaire, il se rendit à son bosquet chéri fort avant le lever du soleil. C'était vers la moitié du mois de juin, à peu près à l'époque du solstice, où les jours sont les plus longs de l'année. La matinée était délicieuse: un vent frais et une abondante rosée, rafraichissaient le terre desséchée par la chaleur de la veille. Les chants variés de mille et mille oiseaux formaient un concert ravissant que les échos multipliaient à l'infini et répétaient dans les montagnes; les prairies émaillées, les plantes aromatiques, et la vigne en fleurs, remplissaient l'atmosphère d'un parfum délicieux.... En un mot, le

s A

prin-

printemps régnait encore, et l'été commençait à paraître.

M. de Malesherbes, assis près de sa grotte, contemplant avec respect ce calme heureux d'une matinée des champs, ce réveil enchanteur de la nature. Soudain un bruit léger se fait entendre. Il croit d'abord que c'est la marche de quelque biche ou de quelque faon timide qui traverse le bois; il regarde, examine, et aperçoit, à travers le feuillage, une jeune fille qui, revenant de Verneuil, un pot au lait sur la tête, s'arrête devant une fontaine, y puise de l'eau dont elle remplit sa cruche, s'avance jusqu'au bosquet, l'arrose, retourne plusieurs fois à la fontaine, et, par ce moyen, dépose au pied de chaque rosier une quantité d'eau suffisante pour les ranimer tous.

Le magistrat qui, pendant ce temps, était tapi sur son banc de verdure, pour ne pas interrompre la jeune laitière, la suivait des yeux avec avidité, ne sachant à quoi attribuer les soins empressés qu'elle donnait à ses rosiers.

rosiers. La figure de cette jeune fille était charmante, ses yeux exprimaient la candeur et la gaieté: son teint semblait se colorer des feux de l'aurore naissante. Cependant l'émotion et la curiosité attirèrent malgré lui le naturaliste vers la jeune inconnue, au moment où elle déposait au pied d'un sosier blanc sa dernière cruchée d'eau.

Celle-ci tressaillant, jette un cri de surprise à la vue de M. de Malesherbes, qui l'aborde aussitôt, et lui demande qui lui a donné l'ordre d'arroser ainsi tout ce bosquet. «Oh! monseigneur, dit la jeune fille toute tremblante, j'ons que d'bonnes intentions, j'vous assure: je n'suis pas la seule d'ces cantons . . . , et c'est aujourd'hui mon tour. — Comment, votre tour? — Oui, monseigneur; c'était hier à Lise, et c'est demain à Perrette. — Expliquez-vous, jeune fille, je ne vous comprends pas. — Puisque vous m'avez prise sur le fait, je n'pouvons plus vous en faire mystère; aussi ben, je n'voyons pas qu'ça puisse tant vous fâcher Vous saurez donc, monseigneur, qu'vous ayant

va d'nos champs planter vous-même, et soigner ces beaux rosiers, j'nous sommes dit, dans tous les hameaux des environs: «Faut prouver à celui qui répand chaque jour tant de bienfaits parmi vous, et qui sait honorer si ben l'agriculture, qu'il n'a pas affaire à des ingrats; et puisqu'il se plaît tant à cultiver des fleurs, faut l'aider sans qu'il s'en doute. Pour ça, toute jeune fille, âgée de quinze ans, s'ra tenue, chacune à son tour, en r'venant d'porter son lait à Verneuil, de puiser l'eau à la fontaine qu'est ici près, et d'arroser tous les matins, avant le lever du soleil, les rosiers d'not' ami, d'not' père à tous....» Depuis quatre ans, monseigneur, j'n'avons pas manqué à c'devair, et j'vous dirai même qu'c'est à qui d'nos jeunes filles atteindra sa quinzième année, pour avoir l'honneur d'arroser et d'soigner les roses d'*Monsieur d'Malesherbes.*»

Ce récit naïf et touchant fit une vive impression sur le ministre. Jamais il n'avait mieux senti toute la célébrité de son nom. «Je ne m'étonne plus, se disait-il avec ravisse-

visse-

vissement, si mes rosiers sont aussi beaux et chargés de tant de fleurs. Mais puisque toute la jeunesse des hameaux voisins daigne chaque matin me donner une preuve si touchante de son amitié, je lui promets, en revanche, de ne pas laisser passer un seul jour sans venir visiter ma solitude, qui m'est devenue plus chère que jamais. — Tant mieux, répondit la jeune fille, ça fra que j'conduirons nos troupeaux de ce côté pour avoir le bonheur de vous contempler tout à notre aise, d'vous faire entendre nos chansonnettes, et d'jaser queuqu' p'tites fois avec vous, si monseigneur daigne l'permettre.»

«Oui, mes enfans, reprit M. de Malesherbes, venez, oh! venez près de moi! S'il vous arrive quelques malheurs, je tâcherai de les adoucir; s'il s'élève parmi vous quelques différens, je les aplanirai peut-être; et si quelques mariages assortis par le cœur ne pouvaient se faire par disproportion de fortune, eh bien! je saurai tout concilier. — Dans ce cas-là, répartit vivement la jeune laitière,

mon-

monseigneur ne manquera pas d'occupation, et moi-même j'pourrons, dans quelque temps, lui dire un p'tit mot touchant ça.... Mais j'oublie qu'ma mère m'attend; j'courons li porter l'argent d'son lait, et li conter l'heureuse rencontre que j'ai faite. — Un moment, lui dit M. de Malesherbes, en l'arrêtant: Comment vous nommez-vous? — Suzette Bertrand, pour vous servir, monseigneur, si j'en étais capable. — Eh bien! Suzette, reprit-il, en pressant une de ses mains dans les siennes, remettez à vos compagnes qui, comme vous, ont soin de mes rosiers, ce que je vais vous donner pour elles. — Oh! monseigneur, je n'voulons rien pour ça: tout votre or ne pourrait valoir le plaisir que j'y prenons. — Vous avez bien raison; non, tout ce que je possède ne pourrait valoir ce que vous me donnez en ce moment... mais, en attendant que je puisse remercier moi-même vos jeunes amies, rendez-leur ce baiser que je vous donne pour chacune d'elles. Dites-leur bien qu'elles embellissent la fin de ma carrière, et que jamais ce qu'elles ont fait

ne sortira de mon souvenir . . . En achevant ces mots, l'honorable vieillard déposa un baiser sur le front modeste de la laitière qui s'éloigna fière et joyeuse de l'honneur qu'elle avait reçu.

M. de Malesherbes ne cessait de raconter cette aventure. Il remplit avec exactitude la promesse qu'il avait faite à la jeune fille. Il ne se passait pas de jour qu'il n'allât visiter ses rosiers. Souvent, tandis qu'une société nombreuse et brillante était réunie au château de Verneuil, ce magistrat respectable, ce ministre, le conseil et l'ami de son prince, assis près de sa grotte solitaire, participait aux jeux des pâtres des environs, étudiait au milieu d'eux leurs penchans, leurs besoins, leurs habitudes, et ne rentrait au château que fort tard, accompagné de plusieurs d'entre eux, et comblé des bénédictions de tous.

Quelques jours après, c'était un dimanche, M. de Malesherbes apprit que toute la jeunesse de Verneuil et des environs devait se réunir

réunir le soir même devant sa grotte si renommée, et qu'on avait résolu d'y établir le lieu de la danse. «Adieu, mes roses! se dit alors ce sage aimable; le moyen que tel jeune garçon n'en fleurisse pas sa danseuse, que telle jeune fille n'en détache pas les plus belles pour en orner son corset? Mais ils s'amuseront, ils parleront de moi, peut-être; moi-même, je pourrai les voir réunis, être témoin de leurs jeux: allons, allons, si j'ai quelques roses de moins, j'aurai du plaisir de plus; et l'un vaut bien l'autre.»

Cependant, comme il craignait que sa présence n'inimidât la bande joyeuse, et ne l'empêchât de se livrer à tout le bonheur que lui promettait une aussi belle journée, il s'abstint de diriger le soir sa promenade accoutumée du côté de sa solitude. Mais le lendemain, dès le matin, il fut impatient de voir le dégât qu'avait dû causer dans le bosquet la danse de la veille. Déjà, muni d'une bêche et de plusieurs autres instrumens, il se disposait à réparer le dommage.... Quelle fut

fut sa surprise de trouver tout dans le même état! L'endroit où la danse avait eu lieu se trouvait passé au rateau, le banc de verdure avait conservé toute sa fraîcheur. On n'avait pas détaché une seule rose; et sur l'entrée de la grotte, ces mots: «*A notre ami!*» étaient formés de fleurs d'éternelles.... M. de Malesherbes croyait rêver. «*Quoi!* se disait-il, au milieu d'une réunion aussi nombreuse que folâtre, dans une danse champêtre, où la joie bannit ordinairement toute réserve, mes roses ont été respectées! Qu'il est doux le bonheur d'être aimé à ce point! Je ne troquerais pas ma grotte pour le plus beau palais du monde.»

Le dimanche suivant, il balançait entre le désir d'assister à la danse du village, et la crainte d'imposer par sa présence, lorsque son valet de chambre vint lui annoncer qu'une jeune fille, toute en larmes, désirait lui parler. Il ordonna qu'on l'introduisit, et dès qu'elle parut, lui demanda le sujet de son chagrin. «*Ah! monseigneur, j'sommes perdue, si vous n'avez pitié de moi! — Que vous*

est-il donc arrivé? Parlez, et rassurez-vous.
— J'vous dirai d'abord que c'était c'matin
mon tour d'arroser vos rosiers.... — Eh bien? —
Eh bien! monseigneur, comme c'est la fête d'ma
marraine Jeanne, l'une des fermières du châ-
teau, chez qui j'd'meure d'puis que j'suis or-
pheline, j'ons cru que j'n'étais vue de per-
sonne, et j'avons eu l'malheur de cueillir une
de vos roses, malgré la défense et l'serment
qu'j'ons fait entre nous tous de n'y toucher
jamais. — Un rose!.... répondit en souriant
M. de Malesherbes; ce n'est pas là un vol
bien considérable. — C'en est pourtant assez,
reprit la jeune fille en pleurant, pour me
deshonorer dans tout l'village. — Comment
cela? — Mathurin-la-Treille, c'maudit ivrogne,
l'espion de la jeunesse, m'a vu cueillir c'te
rose qui m'avait tentée si fort: il a répandu
ça parmi tous les garçons; et v'là qu'au mo-
ment où j'suis arrivée à la danse, comptant
bien m'en donner comme de coutumée, j'n'a-
vons pu trouver un seul danseur.... Jz'ont
décidé, tout d'une voix, que d'anne je
n's'rais reçue dans vot' bosquet. Ma marraine

à eu beau prier pour moi, tous m'ont condamnée, jusqu'à Guillot lui-même.... Guillot!.... Vous sentez ben, monseigneur, qu's'il faut que j'soyons un an sans danser, j'sommes perdue d'réputation; Guillot n'voudra plus d'moi, et j'resterai fille toute ma vie. — La punition serait trop grande pour une faute aussi légère, reprit M. de Malesherbes, cachant son émotion: rester fille pour une rose! Rassurez-vous, ma belle enfant; je veux moi-même implorer votre grâce. Venez, donnez-moi votre bras.... Je me fis toujours un devoir de défendre les accusés.»

Ils arrivent tous les deux au lieu du rendez-vous. L'éloquent naturaliste plaida la cause de la jeune réprouvée avec toute l'émotion que lui inspiraient ces débats si doux pour son cœur, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il obtint son pardon. Afin qu'il ne restât aucune trace de la réprobation qu'avait encourue la jeune fille, il la présenta lui-même à Guillot, l'engagea de danser avec elle, et lui promit de doter sa prétendue.

due. Suzette Bertrand, la jolie laitière qui, la première, avait fait connaître à ce ministre la tendre vénération qu'on lui portait, eut une dot semblable, qu'elle partagea bien vite avec un des plus beaux garçons du village. Les deux heureux couples furent unis; leurs noces se firent le même jour au château. M. de Malesherbes voulut que l'une et l'autre mariée fût parée, ce jour-là, des fleurs de ses rosiers. Il fit arrêter, par la jeunesse de Verneuil, que, dorénavant, toute fille qui se marierait dans la saison des fleurs, aurait le droit de cueillir, à la grotte si respectée, un bouquet de roses blanches. «Elles seront, disait-il aux jeunes villageoises qui l'entouraient, elles seront l'emblème de vos soins et de ma reconnaissance: quand je ne serai plus, elles vous rappelleront votre ami; vous me croirez là, et je pourrai, grâce à votre souvenir, assister encore au plus beau jour de votre vie.»

Cet usage, ou pour mieux dire, cette touchante commémoration, existe toujours dans le village de Verneuil. Aucun couple ne s'unit

s'unit sans aller former un bouquet à la grotte, dont on renouvelle chaque année l'honorable inscription. Depuis la mort cruelle et prématurée de cet homme célèbre, on n'a pas cessé de cultiver le bosquet que planta sa main bienfaisante; et c'est encore à qui respectera *les roses de M. de Malesherbes.*

LE DIAMANT FAUX.

Si la franchise et la bonne foi nous environnent de jouissances qui se renouvellent à chaque instant de la vie, le mensonge et la fausseté nous causent tôt ou tard des chagrins d'autant plus cuisans, que souvent il n'est plus en notre pouvoir de les adoucir.

M. de Lucival, riche manufacturier de soieries, partageait, ainsi que son épouse, sa tendresse et ses soins entre leurs deux filles, Clémence et Félicie. Elles étaient nées le même